Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 32

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

69e Année. — N° 32. Fondé par L. MONNET et H. RENOU Samedi 9 août 1930.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

D'une semaine à l'autre :

HISTOIRE ANGLAISE.

EH ! Eh ! Il devient bien délicat, de nos jours, de se risquer à vouloir se marier. Si tentant qu'il soit, le mariage est une chose qui offre quelque danger.

En voulez-vous une preuve ?

Ecoutez cette histoire :

Un monsieur fort honorablement connu vient d'être condamné, en Angleterre, à verser à son ex-fiancée une indemnité de rupture de 1600 livres. Le monsieur n'avait pas voulu de la dame parce que, en dépit de ses recommandations, de ses objurgations, de ses protestations, de ses supplications, même, elle persistait à se gratter la tête...

Ma foi, mettez-vous à sa place. Se voir condamné à avoir une femme qui se gratte la tête ; mais c'est intolérable. Se gratter la tête, c'est le signe d'un tas de choses ; c'est aussi le signe de la perplexité. Or, une femme perplexe, c'est une femme sans décision. Et vivre avec une femme qui manque de décision, c'est comme vivre avec une femme qui en a trop : c'est un martyr. C'est sans doute ce que s'est dit le monsieur anglais. Et il a rompu. On le comprend.

Mais il sait ce que ça lui coûte. Et ici on comprend moins.

Car enfin, le juge des divorces aurait, au contraire, été capable d'accorder une indemnité au mari pour être tombé sur une femme qui se gratte la tête.

Voyons, entre nous, n'est-ce pas vrai ?

F. G.

CLLIA DE LA POMPA A FU.

S'A on part d'ans, quand l'a bourlâ pè Lozena, que 'na quienjanna dè tsévaux a monsu Perrin lo conseiller, ont étâ frecassi, y'avâi l'abâyi dein on veladzo dè per d'amont, iô lâi fasâi rudo bio, vu que l'aviont 'na pîce dè canon ; kâ n'ia rein po eimbelli 'na féta coumeint lè débordenâïès dè l'arma à fû dâi z'artilleu. Et po lo banquiet ! cein fâ on bio « point finat » âo bet d'on discou. Adon, vo pâodè peinsâ se y'avâi dâo dzouïo et dè l'eintrein per lé d'amont. Tandi lo né, y'avâi danse, coumeint dè justo, et cllîâo que ne dansivont pas, travaillivont per dézo la cantine à férè chetsi cauquiès dâovès dâo bossaton âo carbatier, quand su lo matin, m'einlévine s'on ne senè pas âo fû. Ma fâi, lè vouaiquie ti ein bizebille perquie : Lè pompiers traçont queri lâo pliaquès et tsandzi d'haillons ; cllîâo que dévessont fourni lè tsévaux po la pompa lè vont eimborellâ, et lè z'autro, avoué lè fennès et lè z'einfants, s'einvont su on cret po mi vairè lo fû, kâ y'avâi 'na rude lueu, et que ne calâvè pas, bin lo contréro. Quand bourlè cauquiè pâ, s'agit pas dè mouzi, faut s'épliâiti ; assebin, tsacon eut coâite dè s'allâ preparâ, kâ ne poivont portant pas allâ âo fû ein haillons d'abâyi.

Quand lè tsévaux dè la pompa arreviront, on ne vayâi pas onco bin bé, kâ fasâi onco prâo né, et lè lulus que lè z'amenâvont, qu'étiont on bocon einniollâ, trâovont lo temon tot pret, avoué lè z'accoulâirons et lè maillons, et lâi appliyont lâo bîtes, aprés quiet châotont su lè tsévaux et lè vouaiquie veintre à terra contre Lozena sein atteindrè lè pompiers, que duront traci stu iadzo sein montâ su la pompa.

Lo fû étâi ein Marthérâi ; assebin, arrevâ vai l'*Or*, noutrè pompiers s'arrêtont po sè mettrè à la fila dâi pompès et po dépliyî lè boués ; mâ diabe t'einlévâi pî !... c'étâi lo canon que l'aviont amenâ avau. L'aviont étâ tant accouâiti, tsacon po son compto, que nion n'avâi sondzi à sailli la pompa, et l'aviont, sein férè atteinchon, appliyî lè tsévaux à la pîce dè canon.

Ma fâi, vo peinsâ bin que n'avâi pas moïan dè férè servi onna pîce dè quatro po 'na seringa ; assebin duront retraci amont po queri la vretablia pompa ; ma tandi cé teimps on avâi détient lo fû, et quand rarreviront, l'ètâi trâo tard : la municipalitâ dè Lozena avâi dza délivrâ lè *bons*.

LE MYSTÈRE D'UNE INITIALE.

QUAND j'entrai dans le compartiment, il était vide, sauf un angle occupé par une personne de l'autre sexe, jeune, et finement jolie. Elle et sa mise simple, correcte, riche, témoignaient de l'aisance que donnent l'habitude du monde et celle des voyages. Installé du même côté, mais dans l'angle opposé, je continuai d'observer discrètement ma voisine, ayant soin de ne pas lui porter ombrage par un examen trop attentif. Ses bagages encombraient l'un des filets. J'allais placer ma valise sur l'autre, quand un voyageur entra, chargé, lui aussi, de colis multiples. La jeune personne s'empressa de faire de la place, et retira un sac dont le fermoir, je le remarquai, portait l'initiale Z. Cela m'intrigua : « Se prénomme-t-elle Zélie ? pensai-je. Ou Zénaïde ? Ce serait dommage. »

Le train partit. Le troisième occupant du compartiment était un homme assez fort. Il s'était placé au troisième angle, en face de la jolie personne. Nous avions à peine passé C... qu'il commença de lui faire la cour, — à sa manière. Ce ne furent d'abord que paroles banales pour entrer en conversation. Ne recevant pas de réponse, il vit sans doute dans cette froideur un encouragement. Rencogné derrière un journal illustré, je suivais tous les mouvements du bellâtre, dont le pied s'avança vers le petit soulier, qui vivement recula. Puis il fit semblant de chercher quelque chose dans le filet, et prit pour point d'appui, comme par hasard, le genou de son vis-à-vis. « Z. » se déplaça un peu, se rapprochant de moi.

J'avais envie de jeter le malotru par la portière, tant je le trouvais grossier et stupide.

L'homme sembla se tenir tranquille pendant quelque temps. Mais il recommença de plus belle. « Zénaïde », visiblement agacée, se leva, fit quelques pas vers le vouloir. Je la vis jeter un regard troublé vers ses nombreux colis. Porter tout cela dans un autre compartiment, à quoi bon ? Force lui était de subir cet insupportable compagnon...

Allant du filet au couloir, son regard rencontra le mien. Elle y lut sans doute de la sympathie. Et ce fut alors que, se tournant vers moi, elle prononça ces paroles inattendues :

— Lucien, quelle heure est-il ?

Je m'appelle Maurice, mais j'avais deviné son jeu. Tirant ma montre, je répondis d'un ton un peu trop naturel :

— Onze heures et quart, chère amie. Vous voyez que nous ne sommes pas encore près d'arriver.

Allait-elle se fâcher ? Non, elle sourit, et s'assit délibérément à côté de moi. L'homme nous regarda, haussa les épaules, et se rencogna en grommelant.

Autant pour donner quelque vraisemblance à notre échange de paroles que par crainte d'une erreur de jugement sur ses intentions, elle s'excusa à voix basse. De la même façon, je l'assurai que sa confiance n'était point mal placée.

— Je vais à D..., dit-elle. Mon père a dû partir avant moi; il viendra me chercher à la gare. Quant à mon frère, dont je vous ai donné le nom tout à l'heure — le premier qui se trouvât présent à mon esprit, — les circonstances s'opposaient absolument à ce qu'il m'accompagnât.

Le gêneur, sans nous consulter, avait voilé la lampe électrique, et, sortant de ses valises des oreillers et des couvertures, se disposait à dormir. Je ne voulus pas effaroucher ma jolie compagne en la questionnant. Je mis donc la conversation sur des sujets généraux, où elle me suivit avec complaisance. Elle montrait une culture étendue et des opinions personnelles. La vie et les affections de famille tenaient une grande place dans son cœur. Enfin, elle joignait à une liberté d'esprit et de manières toute moderne une délicieuse réserve d'antan, qui me plut.

D. approchait. J'exprimai le regret de ne pouvoir l'accompagner jusqu'à la sortie de la gare. L'arrêt n'était que de dix minutes ; et moi, j'allais à M... Elle me tendit la main. Le gaffeur ronflait dans son coin.

Mélancoliquement je songeai que jamais, jamais, je ne saurais si la jeune personne s'appelait ou non Zélaïde... Et voilà que tout à coup, dans la pénombre, j'aperçois le sac, le sac à initiale qui m'avait intrigué. Le coup de sifflet était donné. Folie et amour naissant sont synonymes: je saisis le petit sac, ma propre valise et sautai sur le quai, à la poursuite de Zénaïde. tandis que le train emportait le malotru... et mes malles.

Je cherchai en vain la jeune fille dans toute la gare et dans les abords immédiats. Dégrisé par l'air frais de la nuit, je me traitai d'idiot. J'avais retardé sottement un voyage d'affaires pour chercher dans une grande ville peu familière une femme dont j'ignorais même le nom.

Le petit sac était fermé à clef. Ou bien il ne renfermait rien d'important et ne serait pas réclamé ; ou bien son contenu était précieux et je risquais d'être accusé de vol... Je résolus de passer le reste de la nuit dans le premier hôtel venu, et, dès potron-minet, de reporter ma trouvaille à la gare, en exposant l'aventure.

Il faisait grand jour quand je m'éveillai. La première personne que je rencontrai dans le couloir fut Zénaïde. Elle avait les traits tirés, le front soucieux. Un monsieur un peu âgé — son